

François Bon

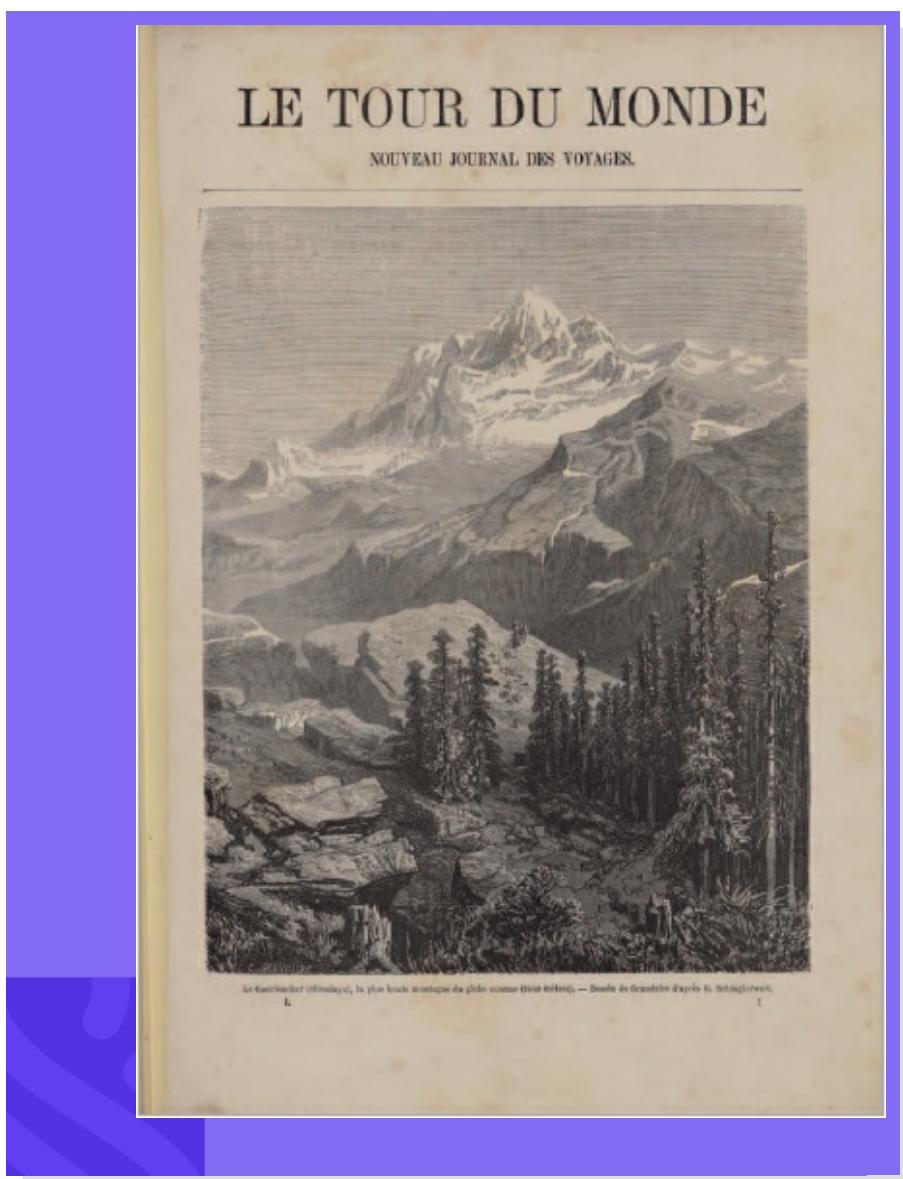


Figure 1. Figure 1 - Le Tour du monde : nouveau journal des voyages (Paris, Hachette, 1860). Illustration placée en

Comme nous les aurons aimés, nos atlas. Je ne sais pas l'histoire de l'atlas comme forme imprimée. La définition de Littré (« recueil de cartes géographiques ou de tableaux ») prouve d'une part qu'en son temps il ne s'agissait pas d'un objet éditorial commun, d'autre part, puisque son article du dictionnaire ne comporte pas de citation, que l'atlas en tant qu'objet éditorial n'est pas un pivot de la bibliothèque des écrivains de son époque.

La seule occurrence du mot « atlas » dans *À la recherche du temps perdu*, ainsi, serait emblématique : « sa singularité géographique, la race qui l'habitait, ses monuments, ses paysages, je pouvais les considérer ainsi que dans un atlas, comme dans un recueil de vues, dans le sourire, dans les manières d'Albertine, cette passion mystérieuse... ». L'adjectif « géographique » ainsi que le nom « paysage », la posture de lecture (le verbe « considérer », qui n'est pas « lire »), l'association de l'objet éditorial à ces « recueils de vues » que nous ne connaissons plus, et finalement ce « passion mystérieuse » qui n'y est pas adjoint par hasard, nous disent bien le territoire de lecture qu'est l'atlas.

Je ne dis pas que l'atlas n'existe pas avant Proust : ce qui est à examiner, c'est quel saut technique dans l'imprimerie a permis une diffusion beaucoup plus large et populaire, et comment c'est ainsi qu'il est devenu lieu d'imaginaire. Ce qui est à examiner, c'est comment l'idée même du monde, en se transformant, a permis d'en constituer la représentation non plus comme globe ou planisphère, mais comme livre.

Ainsi, m'a toujours fasciné ce passage du *Tiers Livre* de Rabelais. Panurge est le bouffon du *Pantagruel* de 1532, frère Jean le bouffon du *Gargantua* de 1534. Dans le *Tiers Livre*, en 1546, Rabelais utilise les deux bouffons côté à côté, et s'aperçoit soudain qu'ils ont, selon son propre dispositif narratif, 400 ans d'écart, une paille. S'ensuit alors une explication sur le temps et l'âge (« il n'est le marbre ni le porphyre qui n'aient vieillesse et décadence », à quoi Panurge répondra qu'il est comme le poireau, « tête blanche mais la queue droite, verte et vigoureuse »), avec cette chose essentielle que frère Jean voit soudain la barbe grisonnante de Panurge comme un planisphère – le récit rend compte d'une image, et le seul appui qu'il trouve pour cela, c'est la carte du monde.

Au 19^e siècle, le monde se globalise ; les cartes comportent encore des taches blanches, au centre de l'Afrique et en Australie par exemple. Ce sont les physiciens qui décrètent l'existence du continent antarctique, par calcul de masses, avant qu'on réussisse à l'atteindre. Les guerres deviennent des vents mauvais balayant d'un coup toute la Terre. L'atlas naît avec la conscience d'un monde qui n'est plus fermé à échelle d'une civilisation particulière, comme dans la longue

historicité des cartes géographiques, mais qui est devenu dessin global incluant ce qui nous est étranger.

En tant qu'objet éditorial accessible à tout un chacun, l'atlas, si familier à notre enfance, est donc de construction récente, probablement vers 1820. Il correspond aussi à l'essor d'une veine spécifique de littérature, dont une strate serait l'accumulation des comptes rendus de voyages et d'explorations dans la revue *Le Tour du monde*, l'autre ce qui s'y engendre de fabrique d'imaginaire, depuis l'*Arthur Gordon Pym* d'Edgar Poe jusqu'à Karl May et Jules Verne.

De mon point de vue d'enfant et par rapport à ce que je demande aux livres, en tout cas, c'est bien ici que je soulève l'atlas familial.

Je voudrais des souvenirs plus précis. Je revois un volume toilé de gris, épais, qu'on ouvre avec respect, et qui inclut des photographies noir et blanc, dans l'armoire à livres du grand-père maternel. J'ai la sensation de la toile dans la main, du poids de l'ouvrage (j'ai forcément moins de dix ans), et l'étonnement devant quelques-unes de ces photographies archétypes, rituels africains, banquise et volcan, jungles, montagnes. Je ne crois pas que nous en ayons un dans notre propre bibliothèque : la même quête, je la transpose dans la partie « noms propres » du Petit Larousse, et l'encart de cartes géographiques qu'il inclut en son centre.

Mais j'ai un souvenir très précis, par contre, de mon propre premier atlas. Et donc qu'il avait fallu que ce soit une requête personnelle, pour un Noël ou un anniversaire – je n'imagine pas que ce livre relativement cher ait pu participer d'une requête scolaire, de la même façon qu'on nous demandait d'avoir notre dictionnaire personnel.

On est donc vers 1965, ce n'est pas un atlas si épais, je le sens encore plutôt mince, la reliure est d'un carton rigide sombre, et par contre j'y passe des heures.

Est-ce que l'atlas alors est le premier objet éditorial à nous éduquer à un geste de lecture non linéaire, d'une complexité bien éloignée de la lecture narrative, et qui nous préparerait à nos modes de lecture d'aujourd'hui ?

Bien sûr que l'atlas est d'abord un objet à rêve. Ce n'est pas du texte qu'on lit, ce n'est pas non plus un renseignement utilitaire qu'on demande à la carte, mais il y a ce savoir : ce que tu regardes existe. Tu es en Asie centrale parce que tu regardes la carte de l'Asie centrale, le nom de cette ville te fascine comme te fascine aussi, parallèlement, l'Irkoutsk de *Michel Strogoff* – d'ailleurs tu as ouvert l'atlas pour la retrouver, tu situes la montagne et le fleuve, la piste dans le désert, la voie ferrée et les mines. Si la lecture est d'abord un temps, tu auras lu l'atlas aussi longtemps que tu auras lu Jules Verne.

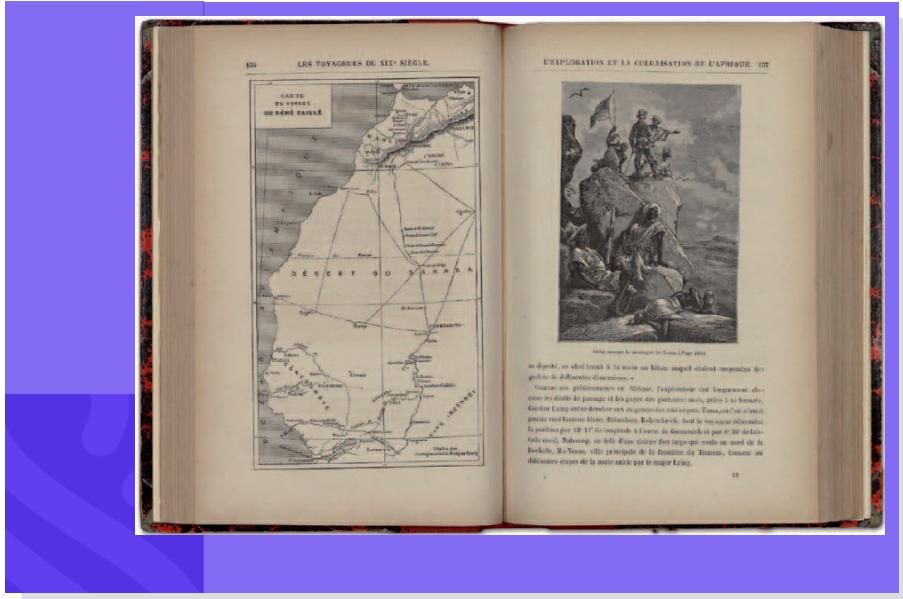


Figure 2. Figure 2 - *Les voyageurs du XIXe siècle*, de Jules Verne. Double-page tirée de l'édition d'Hetzel (Paris, s. d. - coll. BNU)

Mais à distance, c'est le mode de consultation qui demeure. Il y a cinq sections, parce qu'il y a cinq continents. Tu regardes peu l'Europe, tu crois connaître trop, et c'est trop encombré. Mais les grands continents, l'Asie et l'Amérique (celle du nord, celle du sud, continent compte double), quand on tourne la page on n'en dispose plus que d'un quart. On doit, pour aller d'une ville à une autre, passer d'une page à la suivante. Si l'on veut un point de vue synthétique, on doit revenir à la page précédente, avec un grossissement moindre.

Et puis l'index. Une liste de noms qui sont aussi incompréhensibles que doivent l'être les titres de la bibliothèque de Babel chez Borges, mais que tu cherches un nom que tu connais, il y est. Même ta propre petite ville. Et que tu t'arrêtes sur ce nom a priori si étrange, l'indication qui te sera donnée (comme une adresse urbaine au Japon, le numéro de la page, puis une section du genre C-7), te prouvera qu'il s'agit effectivement d'une ville, nommée par des hommes et où des hommes vivent. La liste entière des mots inconnus devient alors une part, et non la moindre, du grand poème de l'humanité, qui fait ta propre langue.

En tout cas, je sais que ce mode de consultation, lire fasciné la suite de pages avec les noms serrés en trois colonnes, et puis partir vers celui-ci ou celui-là par sa seule faculté d'émerveillement, sera une part essentielle du temps que je passe dans l'atlas. Qu'on puisse utiliser l'atlas pour une requête utilitaire et précise, certes, mais ça va tellement vite que cela ne me laisse pas de trace aujourd'hui.

J'ai eu longtemps cet atlas de collège, puis un autre plus complet, le même en plus épais et plus lourd. Mais l'idée de bibliothèque

personnelle, quand elle devient une nécessité, au moment où je noue avec l'écriture, vers mes 25 ans, inclut que je récupère cet atlas et qu'il soit dans mon bagage.

Nous avons racheté un atlas. C'était en 1988. Nous étions pour un an à Berlin, c'était la dernière année du mur, mais nous ne le savions pas, ni personne. Berlin était une sorte de creuset où toute personne que vous rencontriez était associée à une carte de géographie totale et hasardeuse à la fois. Nous avions acheté un atlas grand et cher, considérant que c'était un achat pour longtemps. Nous l'avons toujours. Bizarrie, pour un livre qui touche de si près à l'imaginaire intime, d'utiliser un livre en allemand, mais pour un atlas ça ne gêne en rien. La litanie des noms, dans les pages de fin, était multipliée par dix ou cent, depuis mon premier atlas. Plus curieux, le dessin des frontières est-ouest, avant qu'un continent ne craque.

Il n'y avait plus de photographies exotiques : la représentation photographique, depuis les années soixante, est devenue collective, d'accès généralisé. Mais, nouveauté significative, le livre inclut une section de photographies par satellite, la terre vue du ciel.

Nous ne nous sommes pas débarrassés de cet atlas. Nous en serions incapables. Pourtant, depuis combien d'années n'avons-nous plus à le consulter ?

Lorsqu'au début des années 90 arrivent les CD-ROM, je demande à mon ordinateur d'assumer la « fonction atlas ». Je revois devant moi l'onglet « recherche » de l'encyclopédie Hachette qui avait été ma première, suivie d'une autre plus complète. Je revois, accompagnant les mots ou les fragments de texte, l'indication qu'un clic est possible, nous amenant sur des photographies, non pas une série limitée de photographies, comme dans l'atlas du grand-père, mais une collection vaste (pour l'époque, 3 ou 4 000 je suppose) de photographies, cartes partielles, graphiques ou tableaux de données, voire quelques films.

Je m'en sers toujours dans les premières années d'Internet, avant la connexion ADSL, et quand, pour chaque domaine qu'on explore, la ressource reste encore dénombrable.

Et si la révolution avait été Google Earth ? L'ordinateur relaie la « fonction atlas » lorsqu'il autorise un accès à une reproduction globale. Cette reproduction n'a cessé de devenir plus complexe, autorisant des déplis dans le temps, liant l'image satellitaire aux éventuelles ressources web associées à ce lieu. La révolution symétrique est celle de Wikipedia : quelle minuscule ville du continent nord-américain n'a pas son article, avec réserve de liens, et incluant – c'est essentiel – ce passage à la carte, qui permet elle-même, d'un coup de zoom, qu'on positionne le lieu précis dans une situation plus globale ? C'est important, parce que j'ai toujours lu la fiction avec recours possible à l'atlas, et désormais je lis la fiction avec recours

possible – via la connexion – au monde réel sous l'inconnu du nom évoqué.

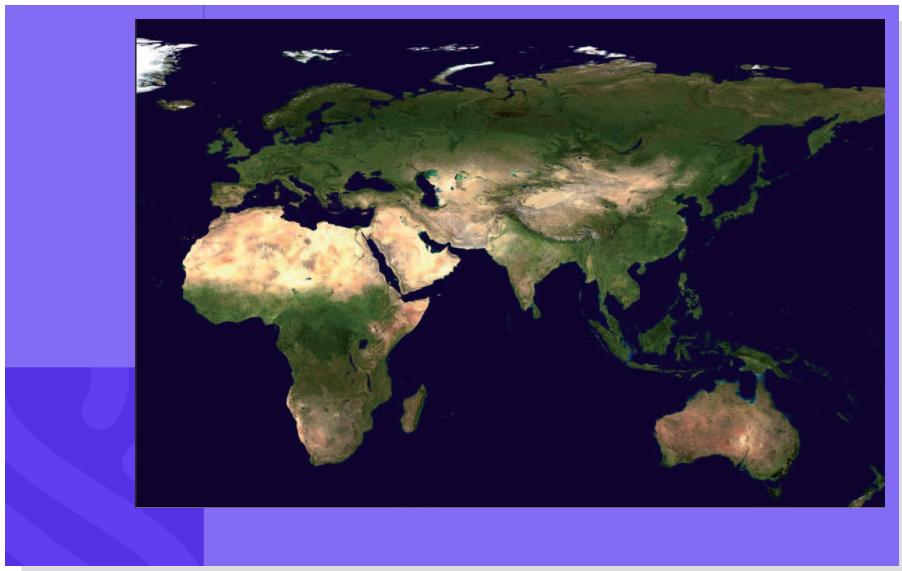


Figure 3. Figure 3 - Image satellitaire provenant du site
<http://visibleearth.nasa.gov>

Le basculement en mode « Street View » (pas seulement sur Google Earth, mais sur Bing et Yandex aussi, avec l'étrangeté de retrouver d'un moteur à l'autre le même lieu, mais figé avec des témoins, des lumières, une saison différents), qui nous ramène à une représentation directe de la réalité, contrairement à l'abstraction de la carte, n'épuise pourtant pas l'imaginaire, bien au contraire. Le décalage avec le temps, l'arbitraire de l'instant documenté, par chance maintenant vive la part de rêve qu'on avait par rapport à l'atlas, par le fait même de son arbitraire et de ses limites. Comment ne pas penser à ces dix-sept minuscules sphères que décrit Borges dans *L'Aleph*, où s'aperçoit le monde tout entier ?

Je n'ai pas de conclusion. Juste des questions. L'imaginaire géographique associé à notre pulsion même de lire est lui-même historicisé et dans la mutation actuelle, ses bouleversements en cours, la proposition technique – qu'on lise connecté, ou bien qu'on lise un « vieux livre » avec l'iPhone posé dans la tranche pour les prolongements de toujours – n'affaiblit pas la vieille pulsion imaginaire. Au contraire, en lui proposant de nouveaux modes de documentation et outils de représentation (la banalité même du clic sur la fonction « recherche images » de Google, quel chemin depuis le « recueil de vues » évoqué par Marcel Proust), elle offre des modes neufs de récit.

Concrètement : l'explorateur qui revient d'Australie fait construire par un graveur parisien, qui n'a pas quitté sa ville et sa presse, les illustrations qui accompagneront son compte rendu de voyage dans *Le*

Tour du monde, et donneront à son récit une illusion supplémentaire d'inclusion dans une réalité temporelle. Jules Verne prend les mêmes graveurs, leur fait construire une scène fictive, et héritera pour son roman de la même illusion. Dans la lecture connectée, contrairement au roman du 19^e siècle, nous n'avons plus nécessairement besoin de proposer, dans le dispositif même du récit, la représentation afférente du monde. Elle vient battre à flots jusque sous la surface même de lecture, mais de cette interférence même, nous aussi pouvons nous saisir pour faire bifurquer le jeu de fiction et d'illusion.

Reste la fin de l'atlas en tant qu'objet éditorial, moins de deux cents ans après son irruption dans la bibliothèque de monsieur tout le monde, ou l'armoire aux livres de mon grand-père. Une mort dont nous ne nous sommes même pas aperçus au passage.

Nos partenaires

Le projet *Savoirs* est soutenu par plusieurs institutions qui lui apportent des financements, des expertises techniques et des compétences professionnelles dans les domaines de l'édition, du développement informatique, de la bibliothéconomie et des sciences de la documentation. Ces partenaires contribuent à la réflexion stratégique sur l'évolution du projet et à sa construction. Merci à eux !



- CONCEPTION : [ÉQUIPE SAVOIRS](#), PÔLE NUMÉRIQUE RECHERCHE ET PLATEFORME GÉOMATIQUE (EHESS).
- DÉVELOPPEMENT : DAMIEN RISTERUCCI, [IMAGILE](#), [MY SCIENCE WORK](#). DESIGN : [WAHID MENDIL](#).

